



Liberté du Judaïsme

La lettre de L.J.

Présidente d'Honneur : Doris Bensimon 777

L.J. : Siège social 13 rue du Cambodge 75020 Paris

N° 181 mai – juin 2023

le numéro : 3 euros

<http://www.liberte-du-judaisme.org>

Editorial

La mainmise des extrémistes sur l'Etat, en Israël, inquiète de larges couches de la population juive de par le monde. Il ne s'agit plus de questions politiques dans lesquelles "Liberté du Judaïsme" n'a pas vocation à s'immiscer, il s'agit de l'idée que nous nous faisons d'Israël et de nos craintes quant à sa survie.

Deux de nos amis, l'un habitant en Israël, l'autre à Paris nous livrent leur perception à la suite des récents développements de cette fracture. Le pire n'est jamais sûr, mais leurs propos, à l'évidence, ne sont guère optimistes.

Vous trouverez dans la présente Lettre une présentation de l'énorme travail effectué par une historienne Mme Delphine Renard, sur l'histoire et le sort des soldats juifs fait prisonniers par les Allemands lors de la bataille de France en 1940. Prisonniers ils ont échappé à la déportation et à une mort probable, ce qui ne fut pas le cas d'autres engagés volontaires juifs démobilisés qui se retrouvèrent dans les camps de Pithiviers et de Beaune-la-Rolande où passèrent également les enfants dont nous parle Jacques Bodereau après avoir lu le livre de Cloé Cohen.

Les textes consacrés à Jules Isaac dont le nom, sinon l'œuvre, est connu de tous ceux d'entre nous qui fréquentèrent les classes françaises, et à Ben Yehouda qui fut l'apôtre du renouveau de l'hébreu en tant que langue vernaculaire - contribueront à vous changer les idées. Bonne lecture

Le Bureau

Le témoignage d'un prisonnier de guerre :

Soldat du 22° R.M.V.E. j'ai été fait prisonnier avec mon régiment le 6 juin 1940. Avec un autre groupe de combattants, j'ai été dirigé vers le camp XVII A, non loin de Vienne (Autriche). Là on a demandé que les Juifs sortent des rangs. Je suis sorti, ainsi que beaucoup d'autres. Après nous avoir insultés, menacés d'être tous bientôt fusillés, on nous a poussés dans la baraque 26, dénommée "baraque internationale", car là-dedans se trouvaient des Chinois, des Sénégalais, des Juifs belges et nous... Henri Weller

(source UEVACEA)

Prisonniers de guerre juifs de l'armée française, (1940-1945)

L'histoire que cette thèse ⁽¹⁾ propose de retracer est celle de plusieurs milliers de Juifs de France, prisonniers de guerre, qui survivent malgré leur présence sous étroit contrôle allemand dans "l'espace vital".

C'est au printemps 1940 que leur destinée singulière se joue. Lors de la débâcle de l'armée française, la Wehrmacht capture une masse phénoménale de soldats français parmi lesquels se trouvent ces soldats juifs. Comme près d'1,6 million de leurs camarades d'armes, ils sont ensuite progressivement transférés en Allemagne, et répartis sur tout son territoire dans un vaste réseau de camps militaires, les stalags et les oflags réservés aux officiers.



La Bataille de Marchepot - Juin 1940
(L'encerclement) Tableau de François Szulman

Au cours de leur captivité de guerre, des menaces planent sur leur sort et beaucoup subissent des discriminations antisémites, mais le Reich ne porte pas atteinte à leurs existences. Protégés par leur statut de prisonnier de guerre tel qu'il est défini par la Convention de Genève de 1929, ces Juifs de France sont libérés par les troupes alliées en 1945.

Bien qu'exceptionnelle, cette histoire demeure méconnue et peu renseignée. Qui sont ces hommes et combien sont-ils ? Comment se déroule leur captivité de guerre au quotidien ? Comment expliquer le maintien de leur protection statutaire ? Comment vivent-ils leur retour en France après cette expérience de guerre si singulière ?

Répondre à ces questions *a priori* simples s'est avéré particulièrement complexe. À peine défrichée dans l'historiographie de la captivité de guerre comme dans celle de la Shoah, la question est longtemps restée placée dans une forme d'angle mort historiographique. Sans aucun doute, le contexte politico-mémoriel a longtemps été défavorable à l'étude approfondie de l'histoire de ces hommes, d'autant plus que, restés en marge du génocide, ces singuliers rescapés ont eu tendance à se replier dans une mémoire individuelle discrète voire coupable après la guerre. Mais les enjeux de mémoire ne sauraient être l'unique facteur de ce relatif vide historiographique.

C'est dans la nature même de l'objet que résident des freins à son étude, surtout si on l'envisage dans une démarche globale. D'abord, il s'agit là d'un épiphénomène, l'effectif de l'ensemble des prisonniers de guerre juifs correspond à moins d'1% des PG de France emmenés en Allemagne, et moins de 5% de la population juive de France au moment où éclate la guerre. De plus, cette histoire est éclatée : dispersée, la cohorte ne forme pas un groupe homogène à l'échelle de l'Allemagne pendant la captivité, et vit des expériences très diverses.

De surcroît, leur histoire se joue à toutes les échelles, du local à l'international, à la croisée de multiples événements et phénomènes historiques, Tenter de combler ce vide c'est aussi affronter la difficulté à réunir les matériaux pour écrire cette histoire. En effet, ses sources sont à la fois lacunaires, éparpillés, difficiles d'accès et rares. Ainsi, on ne trouve que très peu de traces de décisions ou même de discussions à leur égard dans les hautes sphères du pouvoir, et il est tout aussi délicat de se faire une idée générale de leur vécu, ou même simplement de les dénombrer et de les identifier. Pour partir à la recherche des prisonniers de guerre juifs de l'armée française, il a donc fallu revisiter patiemment les sources volumineuses de la captivité de guerre et celles de l'histoire des Juifs pendant la guerre tout en rassemblant leurs témoignages. A l'issue d'une vaste enquête menée dans une dizaine de centres d'archives en France et à l'étranger, la documentation réunie s'avère d'une grande richesse scientifique et humaine. Même si des zones d'ombres persistent, son analyse permet de répondre en partie aux questions que pose cet épisode historique incroyablement.

D'abord, ce corpus permet de mieux connaître ces hommes en allant au delà de leur évocation en tant que groupe. En l'absence de document qui recense l'ensemble des prisonniers de guerre juifs, il a d'abord fallu définir les frontières de cette cohorte pour déterminer leur nombre et tenter de retrouver leurs identités. Si le statut de prisonnier de guerre est un critère net et officiel, celui de la judéité est par nature plus délicat. Au croisement des logiques identitaires d'assignation et d'appartenance à la judéité, ont été intégrés dans l'étude tous les prisonniers de guerre identifiés comme Juifs par les autorités et/ou ceux qui se définissaient eux-mêmes comme Juifs.

Restait la question de l'appartenance à l'armée française. Ce dernier critère est clair pour la très grande majorité, citoyens français régulièrement mobilisés et étrangers engagés volontaires dans l'armée française, mais pose question pour la petite minorité de soldats juifs capturés sur le front français appartenant aux unités des armées polonaise et tchécoslovaque reconstituées en France qui participent à la bataille de France. Etant donné que ces soldats sont ensuite traités en Allemagne comme des prisonniers de guerre de l'armée française, ces derniers ont également été intégrés à l'étude.



Henri Weller : au Stalag XVIII A (Doc: UEVACJEA)

Une fois les frontières de la cohorte fixées, le recours aux statistiques s'est imposé pour évaluer son effectif. En travaillant le plus précisément possible à la croisée des estimations militaires de la captivité et de celles la population juive de France, on parvient à évaluer qu'environ 13000 prisonniers de guerre juifs ont été transférés en Allemagne depuis le front français. Recenser systématiquement chaque prisonnier de guerre juif retrouvé dans les sources a permis de constituer un échantillon de plus de 4000 d'entre eux, soit près d'un tiers de l'ensemble estimé. Ce travail a rendu possible l'approfondissement de parcours individuels et familiaux, tout comme une étude quantitative et qualitative de cet échantillon représentatif.

À l'image de la communauté juive de France de l'entre-deux-guerres, cette petite cohorte de soldats juifs est marquée par une très forte hétérogénéité. D'une part, parmi ces Juifs capturés, près de la moitié sont les Juifs de nationalité française, régulièrement mobilisés comme tous les autres Français en âge de se battre. La plupart d'entre eux sont tout à fait représentatifs de l'Israélitisme, ainsi qu'en témoigne leur patriotisme sans faille au moment où il s'agit de gagner le front. Beaucoup appartiennent à des familles installées en France depuis des générations, et fortement intégrées. C'est notamment le cas de la plupart des officiers, tel Robert Blum, le fils de Léon Blum, ou d'Élie et Alain de Rothschild. On trouve également parmi ces soldats des enfants de naturalisés, tel que Roger Ikor, futur prix Goncourt, ou des naturalisés, comme le philosophe Emmanuel Levinas, d'origine lituanienne.

D'autre part, plus de la moitié des prisonniers de guerre juifs sont des Juifs étrangers. Majoritairement venus de l'Est de l'Europe, ils ont trouvé refuge en France lors de vagues d'immigrations récentes, les persécutions antisémites ayant souvent contribué à leur exil.

Réfugiés, et parfois en situation illégale sur le territoire français, ils vivent alors généralement concentrés dans le *Yiddishland* de Paris et dans une situation matérielle assez précaire. Leur attachement à la France est souvent fort. Ainsi, au moment de la déclaration de guerre, leur engagement volontaire pour aller combattre sous les drapeaux de la France est massif : il s'agit pour eux de lutter contre le nazisme, tout en protégeant leur famille par leur statut militaire. Animés par un fervent patriotisme à l'égard de la République française, ces milliers de Juifs venus d'horizons très variés partagent donc l'expérience commune imprévue de la captivité de guerre après la déroute de l'armée française.

La deuxième partie de l'étude propose un tableau impressionniste de l'expérience captive de ces hommes au quotidien, dans toute sa diversité et sa spécificité. Dispersés dans les stalags et oflags allemands, les prisonniers de guerre juifs connaissent à bien des égards un sort analogue à celui de leurs camarades non juifs, avec lesquels ils tissent d'ailleurs de nombreux liens. Ainsi, leur univers quotidien est marqué par toutes les difficultés inhérentes à la captivité, avec la variable que constitue l'univers différencié de chaque camp.

Mais le corpus fait aussi apparaître la singularité de l'expérience captive juive. Ceux qui ont été identifiés comme Juifs à leur entrée administrative dans les camps subissent par la suite généralement la ségrégation, le Haut-Commandement de la *Wehrmacht* ayant invité en juin 1941 à séparer les Juifs des autres captifs au sein de chaque camp. En outre, bien d'autres formes de discriminations antisémites peuvent les frapper : brimades, insultes, privations, marquage vestimentaire...

Le sort des officiers juifs est quant à lui particulier : progressivement regroupés dans l'oflag disciplinaire X C de Lübeck, ces derniers subissent un régime de détention et de ségrégation particulièrement sévère. Cela dit, la ségrégation est souvent le terreau de l'éclosion de micro-communautés captives juives marquées par une très forte solidarité, dans lesquelles il arrive qu'une vie religieuse et politique clandestine se développe. Mais quoiqu'il en soit, la captivité de guerre des Juifs, identifiés ou non, se distingue par un contexte davantage hostile et menaçant. Tous ont à subir une double propagande antisémite et à vivre dans l'angoisse du sort qui menace leurs proches. En somme, leur protection par l'uniforme ne leur semble jamais définitivement assurée.

Nourrie par cette étude de terrain, **la troisième partie de l'étude** s'attache à essayer de comprendre les positions respectives de **Vichy**, de **la Croix-Rouge** (CICR) et des Allemands vis-à-vis du problème que pose le sort de prisonniers que leur statut protège alors même que leur identité les place en danger de mort. Bien que les sources soient particulièrement lacunaires sur cette question lourde d'enjeux d'histoire et de mémoire, elles permettent néanmoins de constater que du côté allemand, la survie de ces Juifs semble ne tenir

qu'à un fil tout au long de la guerre. En tout cas, rien n'indique qu'au sein du régime nazi, la *Wehrmacht* ait œuvré pour défendre leur protection militaire, bien au contraire.

Après-guerre, **Georges Scapini**, le responsable des prisonniers de guerre de Vichy, met à son crédit la survie des prisonniers de guerre juifs de France. Or si des sources montrent bien qu'il s'efforce de protéger des persécutions leurs familles et les anciens prisonniers persécutés en France occupée, elles montrent aussi qu'il est très isolé dans cette démarche au sein de son gouvernement, et que ses actions concrètes auprès des autorités allemandes pour protéger les Juifs parmi les prisonniers en Allemagne s'avèrent très limitées. D'ailleurs, les Allemands respectent le statut de prisonnier de guerre de tous les Juifs des armées non-soviétiques, ce qui tend à minorer le poids de Vichy dans la question. De son côté, le CICR pourtant garant de la bonne application de la Convention de Genève demeure également très prudent voire passif : il ne déploie pas non plus d'action ferme de principe pour s'assurer de la pérennité du statut protecteur de ces Juifs, ni même s'opposer aux discriminations qu'ils subissent, allant même jusqu'à dénier leur caractère antisémite. Cela dit, malgré leur passivité effective, le régime nazi prend sans doute en compte les réticences potentielles de ces deux grands acteurs extérieurs dans le cas où il porterait atteinte à la vie de ces prisonniers de guerre juifs, ainsi que leur pouvoir de médiatisation. Au final, tout se passe comme si le Reich maintenait cette protection et donc la vie de ces Juifs en raison d'une logique pragmatique animée par la crainte d'éventuelles complications diplomatiques et médiatiques, et dans l'attente de sa victoire.

L'épilogue qui s'intéresse à la fin de la captivité de ces hommes met encore davantage en lumière le paradoxe et la complexité de leur situation. Une minorité d'entre eux, évadés ou officiellement libérés, parviennent à regagner la France occupée avant la fin de la guerre. Devenus des Juifs comme les autres aux yeux des autorités allemandes et françaises, ils subissent dès lors la persécution qui s'abat sur tous les Juifs de France. Certains sont arrêtés, et cette fois déportés dans les camps de concentration ou les centres d'extermination en Allemagne ou en Pologne occupée. Si tous ceux qui demeurent en captivité jusqu'à la fin de la guerre survivent, leurs existences sont néanmoins saccagées. À leur retour dans la France exsangue de 1945, ils font face à de grandes difficultés matérielles et à des tragédies familiales, découvrant de plein fouet l'ampleur du drame auquel ils ont échappé. Ainsi, ils sont nombreux à estimer qu'ils sont des miraculés, et de fait, une épée de Damoclès semble bien avoir pesé sur leurs vies tout au long de leur captivité : la défaite allemande a sans doute sauvé ces Juifs toujours considérés comme des otages en sursis.

Delphine Richard

Delphine Richard est Docteur en Histoire. Elle a soutenu sa thèse -sur ce sujet - en juin 2022 (Lyon II LARHA)

Israël a changé de visage le 2 novembre 2022, une fois connus les résultats des élections de la veille. Benjamin "Bibi" Netanyahu a décroché le gros lot : une majorité de 64 députés à la Knesseth, sur 120. D'où la formation d'un gouvernement très orienté à droite – qui a exigé de lui tout de même 6 semaines d'efforts pour le mettre sur pied.

Le ciment de cette coalition est la haine commune de ses membres à l'égard des "*élites dominantes*", qualifiées d'ashkénazes, et des institutions qu'elles sont censées dominer – en premier lieu le système juridique et son sommet – la Cour Suprême. Les partenaires ont chacun leurs mobiles : **le Likoud**, élu principalement par des couches populaires, et dont le chef Benjamin Netanyahu – déjà 17 ans au pouvoir – désire plus que tout échapper aux procès en cours contre lui, pour corruption, abus de pouvoir, détournement de fonds, etc. Le **Sionisme religieux**, qui a formé une liste unique avec "**Otsma Yéhoudith**", est devenu un parti extrémiste qui n'a plus grand chose à voir avec le "**Parti Sioniste Religieux**" des années 1950-1980, qui n'était pas encore annexionniste ni avide d'en découdre avec les Arabes. Les chefs de cette liste, **Betzalel Smotrish** et **Itamar Ben-Gvir**, sont prêts à toutes les extrémités et rêvent d'annexer totalement la Cisjordanie et de faire fuir les Palestiniens de tout "Eretz Israël", garantie en toute exclusivité aux Juifs par Dieu lui-même. Quant aux partis ultra-orthodoxes, ils veulent totalement libérer les élèves des yéshivoth du service militaire, et même les mettre sur le même pied que les soldats qui défendent le pays. Ils exigent aussi des budgets pour leurs réseaux scolaires, etc.

Le "*coup d'Etat politique*" actuel est une révolution "*par le haut*", où une poignée de politiciens forcenés, situés très à droite – en majorité ashkénazes ! – veulent imposer par la force une "réforme" du système juridique et une transformation du pays, en détruisant l'équilibre des "*Trois Pouvoirs*" caractéristique des Démocraties. Forts de leur majorité de 64 députés à la Knesseth, ils sont prêts à écraser tout sur leur passage et foncent à toute allure vers leurs objectifs. Notamment en dépouillant la Cour Suprême, faite de l'édifice juridique, de ses pouvoirs de contrepoids à l'Exécutif – négation du concept de Condorcet et de la formule américaine de "Checks and Balances".

Le vice originel du système israélien réside dans le fait que vu le morcellement des partis⁽¹⁾, qui s'est accentué après les années 1990 à cause d'une tentative irresponsable d'instituer l'élection directe du Premier ministre, appliquée uniquement trois fois – l'Exécutif et le Législatif ne font qu'un. Une fois qu'une coalition gouvernementale est formée, ses partenaires sont étroitement liés par leurs intérêts croisés – ceux de leurs électors de base respectifs – s'ils retirent leur épingle du jeu, tout s'effondre et leur base est lésée et mécontente.



Cela s'est produit plusieurs fois, mais dans le gouvernement actuel, Benjamin Netanyahu, qui en est le chef, nous l'avons dit, vise à se venger de la Justice, la Cour Suprême en premier lieu – pour enterrer les procès en cours à son sujet, qui l'écarteraient du pouvoir – la prunelle de ses yeux. Ses porte-glaive sont le ministre de la Justice, **Yariv Lévine**, plutôt discret

jusqu'à présent, mais véritable fascisant à ce jour ⁽²⁾. Et le président de la Commission des Lois et de la Justice, **Simha Rotman**, membre du parti de Smotrish et Ben-Gvir, déterminé à mettre la Justice à bas et à faire d'Israël un Etat dictatorial et théocratique – tout en prétendant qu'il restera "démocratique", puisque les électeurs ont élu librement une majorité parlementaire.

Le malheur est que ce sont en majorité les couches socio-économiques défavorisées, les habitants des villes "*périphériques*" ou des quartiers "*marginalisés*", les plus pauvres, les "*laissés pour compte*" – principaux électeurs du Likoud – les colons

de Cisjordanie et les orthodoxes qui ont porté cette coalition au pouvoir. Une population qui envie et jalouse les "nantis" et les diplômés. Il n'est pas bon d'être trop intelligent. Un son de cloche venu d'ailleurs, n'est-ce pas ?

Autre malheur, le centre-gauche n'a pas su faire bloc, il s'est présenté en ordre dispersé, ses chefs ont fait des erreurs tactiques énormes et dispersé leurs voix. Des électeurs ont fait fausse route et voté pour la Droite sans comprendre ce qu'ils faisaient, à cause de l'insécurité, par exemple chez les cultivateurs – c'est ainsi que des exploitations agricoles juives de Galilée ont été incendiées, pour l'une d'entre elles, les dégâts sont estimés à 500.000 shekels au bas mot. Et ce n'est pas la seule. La semaine dernière, c'était le cas de la ferme d'un député de l'opposition, justement, pour un montant d'un million ! Impossible d'affirmer que le gouvernement actuel était visé. On ne sait pas encore qui sont les auteurs de ces méfaits, il est douteux qu'on les retrouve. Ils savent très bien effacer leurs traces. Dans le sud du pays, l'insécurité concerne tous les habitants, y compris dans les villes, à cause de la population bédouine sous-développée où prospèrent des gangs armés qui tirent sur tout ce qui bouge, y compris leurs voisins arabes, mis à rançon

En réalité, au décompte des voix, le "Bloc Netanyahu" n'a devancé l'autre que de 4.000 suffrages. A titre d'exemple, les 158.000 voix du Méretz- parti de gauche- sont allées au panier, il lui manquait moins de 4.000 voix pour franchir le "seuil d'éligibilité"! Quel gâchis ! Même les quelques voix discordantes au Likoud sont rapidement étouffées. Ce parti n'est plus celui de Menahem Begin, qui avait déclaré en son temps : "Il y a des juges à Jérusalem". Il n'avait jamais porté atteinte à la Cour Suprême. A ce jour, la lutte continue, très incertaine.

Ces jours-ci, quelqu'un a suggéré de diviser Israël en "cantons", qui auront - chacun leur autonomie. Que feront les Orthodoxes pour défendre leur canton, lever des impôts, faire tourner leur économie ? Et les Arabes d'Israël, qui travaillent sur les chantiers de construction, dans les hôpitaux – comme médecins, infirmiers, aides-soignants – comme pharmaciens, dentistes, etc ? Feront-ils sécession ? Rejoindront-ils la Palestine autonome, où le sous-emploi est endémique ? Et la majorité juive laïque, ou simplement traditionaliste, que fera-t-elle sans les autres ? Les Israéliens disent : "*Dieu seul le sait*". Hélas !

Tout cet embrouillamini vu d'en haut rappelle malheureusement ce qui s'est passé avant la chute du Second Temple, en 67-73 de l'Ere Commune : le peuple juif d'alors était profondément divisé en sectes et en partis qui se haïssaient les uns les autres, au point de s'entretuer – les Sicaires étaient les plus violents et portaient un poignard sous leur manteau, pour tuer ceux qui n'étaient pas à leur goût. Le résultat fut l'incendie du Temple, que le général romain Titus n'avait pas voulu, mais déclenché par des excités juifs qui sur les murailles provoquèrent les soldats romains et les incitèrent au pire. On sait comment les combattants les plus décidés s'échappèrent et allèrent s'installer sur le plateau de Metzada, avant de se suicider presque jusqu' au dernier en l'an 73.

La chance du peuple juif fut qu'un chef des modérés, Rabbi Yohanan Ben Zakaï, décida de sortir de Jérusalem par un subterfuge, couché dans un cercueil, en dépit de la méfiance des extrémistes qui gardaient les portes. Il était un élève de Hillel l'Ancien, le chef de l'école modérée qui refusait la violence et la guerre. Yohanan Ben Zakaï alla voir Vespasien, lui prédisant qu'il allait devenir Empereur, et le persuada de l'autoriser à recréer le Sanhédrin à Yavneh, une localité située à 60 kilomètres au sud-ouest de Jérusalem, dans la plaine côtière. Là se réunirent les Sages (Khakhamim) qui redonnèrent vie au Judaïsme, formulant les règles qui permettent d'être Juif sans le Temple ni les sacrifices qui y étaient pratiqués. De là allaient jaillir la Mishna, le Talmud et le Judaïsme rabbinique⁽³⁾. C'est ce dernier qui occupe aujourd'hui l'espace juif religieux.

Yair Biran

1) Leur nombre a doublé.

2) Son père, récemment décédé, était un Professeur réputé à l'Université hébraïque, spécialiste de l'arabe, et notamment des parlers locaux au Levant. Etrange contradiction avec son fils, avocat mais ennemi du Judiciaire.

3) Un historien israélien, Yigal Eilam, spécialiste de l'Histoire juive, donna chez nous une conférence devant une vingtaine de personnes, où il affirma que "*le Peuple Juif est incapable de créer un Etat durable*", ce que démontrent 3.000 ans d'Histoire. Eilam a publié plusieurs livres sur ce sujet. **Sommes-nous donc à la fin du "Troisième Etat Juif" ?**

Disons-le d'emblée, j'ai toujours considéré que les Juifs étaient un peuple, et en tant que tels ils avaient droit à un pays. Donc on peut me classer comme "sioniste" ; mais j'ai une excuse, mon grand-père Simha Szyfman a fait son Alya en 1924 de la Pologne vers "Eretz Israël", vers la Palestine mandataire. Donc normalement j'aurais dû être palestinien pendant mes huit premières années puis israélien. Les circonstances et les choix révolutionnaires de mon papa ont fait qu'il a été banni par les britanniques, qu'il est donc revenu de force en Pologne et qu'il a abouti à Paris en 1934...

Après la Shoah j'ai donc eu la chance, rare pour un enfant juif, d'avoir des grands parents en "Terre promise" ... Donc dès mon plus jeune âge j'ai eu des liens familiaux avec ce pays, liens auxquels je tenais beaucoup car ils compensaient partiellement l'absence de mon père disparu à Birkenau... Cette situation m'a rendu très tôt attentif à la situation de l'état d'Israël, d'autant qu'un de mes oncles y a fait une carrière militaire puis politique ; il a été ministre des transport et maire adjoint de Tel-Aviv.

Toute cette longue introduction pour dire que j'ai vu de près ce pays évoluer doucement d'un pouvoir de gauche (le Mapaï de Ben Gourion) à la droite extrême actuelle de Bibi et de Ben-Gvir.

Je suis naturellement révolté par cette situation où l'on retrouve aux manettes de l'Etat ce qu'il y a de plus extrême et de plus suprématiste. Et ce gouvernement s'attaque à un fondement de la démocratie, la séparation des pouvoirs en votant la mise sous contrôle de la Cour Suprême de l'état. La Cour Suprême de l'état d'Israël est un bastion démocratique qui, entre autres, a toujours défendu scrupuleusement les droits des minorités, en particuliers, ceux des arabes israéliens, comme par exemple la défense des habitants arabes de Jérusalem-Est contre l'expropriation quand ils sont en mesure de prouver leur droit de propriété. La Cour est donc un frein aux visées expansionnistes de l'extrême-droite israélienne, dont l'intérêt rejoint celui plus personnel de Netanyahu, qui traîne quelques casseroles judiciaires, dont il aimerait se débarrasser avant qu'il ne perde son immunité électorale.

Il n'est pas étonnant et même satisfaisant que cette situation provoque des oppositions jamais observées dans le pays, manifestations monstres et même, chose impensable jusqu'alors, des protestations très vives dans Tsahal, où des réservistes et même des pilotes, l'élite de l'armée, prennent position contre ce projet de gouvernement et refusent de participer à l'entraînement. De nombreuses entreprises *high-tech* protestent auprès du gouvernement, craignant à juste titre une baisse des investissements étrangers ; à noter une baisse de la bourse de Tel-Aviv et de la parité du shekel. Et c'est sans compter la recrudescence possible des attentats, dont celui du 9 mars sur l'avenue Dizengoff, et ceux qui ont suivis sont, peut-être des signes avant-coureurs.

Tout aussi important, face aux attaques de toutes sortes de la part des états de la région, Israël pouvait se targuer sur la scène internationale d'être le seul état démocratique du Moyen-Orient ; on peut craindre que la dérive actuelle l'amène, sur ce point, à équivalence avec ses pires voisins.



La réaction spontanée et ample de l'opinion publique israélienne est bienvenue, et on peut espérer qu'elle va perdurer et amener la majorité extrémiste de la Knesset à une position plus raisonnable. Mais nous savons que face à un pouvoir déterminé et légalement élu, les éruptions de la rue n'ont pas toujours le dernier mot. Il semble toutefois que les efforts d' Isaac Herzog, le Président de l'Etat, pour rechercher un compromis, les importantes manifestations en Israël et les réactions dans la diaspora ont amené Netanyahu à suspendre la mise en œuvre de sa réforme contestée de quelques semaines.

Albert Szyfman

Eliézer ben Yehouda

La renaissance d'une langue

Il y a cent ans qu'Eliézer ben Yehouda, le père légendaire de l'hébreu moderne a disparu. En Europe, à peu près oublié, en Israël son esprit et sa mémoire restent toujours vivants. De nombreuses rues et écoles portent son nom. Le 2 novembre 2007, l'Unesco a inscrit son nom sur la liste des personnalités dont l'apport à la culture mondiale est considérable. Eliézer ben Yehouda, (1858-1922) de son vrai nom E. Isaac Perelman, est né à Lojki (actuellement en Biélorussie) dans l'Empire russe dans une famille hassidique. Comme la plupart des jeunes juifs de l'Europe de l'Est il étudie l'hébreu biblique et talmudique dans une yeshiva. Peu à peu il se détache du milieu familial et de la religion mais garde sa passion pour la langue hébraïque.



Prise de conscience d'un projet auquel il va consacrer sa vie.

En 1876, les Bulgares se soulèvent contre l'Empire Ottoman qui les oppresse. Ce sursaut entraîne leur prise de conscience appelée la " Renaissance bulgare". Cet événement agit sur Eliézer comme un catalyseur.

Notons, que jusqu'en 1917, la Palestine était également un territoire sous le joug de l'Empire turc.

Dans son autobiographie, "le Rêve traversé", il raconte que dès l'âge de 17 ans, il est obsédé par l'idée de la renaissance du peuple juif et de sa langue historique, sur la terre de ses ancêtres. Nous sommes dans les années 1880. L'hébreu, sans être une langue morte, n'était plus pratiqué dans la vie courante depuis deux millénaires. Dans l'antiquité il fut supplanté par l'araméen (Yeshoua Ha-Notsri, plus communément appelé Jésus-Christ, parlait l'araméen). Plus tard dans la diaspora il est devenu la langue des érudits, des kabbalistes et des prières qu'on psalmodiait sans connaître le sens des mots.

Les langues meurent aussi

"Les langues sont un peu comme les espèces animales : elles vivent, elles meurent soumises aux prédateurs". Le grand linguiste, Claude Hagège tire la sonnette d'alarme : "Chaque année 25 langues disparaissent. Si rien n'est fait, dans un siècle, nous aurons perdu la moitié de notre patrimoine (5000 langues actuellement)". Face à cette érosion qui poursuit son chemin inéluctable, il rappelle le phénomène singulier, unique dans l'histoire : La renaissance de la langue hébraïque au 20^{ème} siècle.

"Si vous le voulez ce ne sera pas un rêve"

Pour réaliser le projet insensé de créer une langue à partir d'un hébreu archaïque, il fallait la foi et l'obstination d'un visionnaire et lexicographe génial. Le vocabulaire de la Bible ne dépasse pas 8000 mots. E. ben Yehouda devait déployer un travail gigantesque pour trouver des termes, des expressions qui expriment tous les aspects de la vie du monde moderne, mais il ne recule devant aucune difficulté. Sa conviction reste ferme : un langage commun ancré dans l'histoire est le ciment indispensable pour un peuple dispersé, venu des quatre coins du monde. La résurrection de la langue et celle du peuple juif sur la terre de ses ancêtres lui semblait indissociable.

Son projet rencontre beaucoup de scepticisme, de réticence, voire d'hostilité même. Dire " Passe-moi le sel" dans la langue des prophètes pouvait paraître incongru. Théodore Herzl qui préconisait l'allemand pour l'Etat juif demandait avec ironie : "*Qui saurait acheter un billet de train en hébreu ?*". Les religieux criaient au blasphème, à la profanation de la langue sacrée. Ils dénoncent Ben Yehouda aux autorités. En 1894, il est condamné par le gouvernement turc pour sédition. Incarcéré pendant un an, il est libéré grâce à l'intervention du baron de Rothschild.

Le triomphe de la volonté.

En 1881, il débarque à Jaffa avec sa femme Dvora. Le couple s'installe à Jérusalem. A partir de ce moment ils ne parleront qu'en hébreu. Leur fils, Itamar ben Zion né en 1882 est entré dans la légende comme le premier enfant dont la langue maternelle est l'hébreu depuis deux millénaires.

Ben Yehouda fonde son propre journal et devient professeur à l'école de l'Alliance Israélite Universelle (AIU). Il enseigne toutes les matières en hébreu, ce qui ne va pas sans difficulté. Mais finalement les élèves et même le directeur y sont favorables.

Après la destruction du second Temple, le peuple dispersé a oublié l'hébreu. Les exilés adoptent la langue du pays d'accueil ou parlent en yiddish, en allemand, en judéo-arabe, en judéo-espagnol.

Ben Yehouda estime que pour retrouver une place parmi les nations, ils doivent avoir une langue commune qui ne peut-être que l'hébreu. Son projet suscite des sarcasmes, on le prend pour un rêveur un peu fou. Plus tard on comprendra qu'il s'agit d'un visionnaire. Un petit cercle d'intellectuels enthousiastes le soutient et participe à ses recherches. Pour enseigner les diverses matières il fallait créer des règles grammaticales, le lexique, la terminologie pour chaque domaine. Pour désigner des idées, des termes scientifiques, des objets nouveaux il fallait fabriquer des milliers de néologismes. Ce n'est pas seulement la renaissance, mais aussi la création d'une langue nouvelle, d'une inventivité sans limites.

Les néologismes prennent source dans la Bible, le Talmud, l'araméen, l'arabe, dans les langues européennes, mais priorité est donnée à l'hébreu. Ainsi l'électricité devient "*hashmal*" qui désigne la "lumière divine" dans la vision d'Ezéchiel. "*Merkawa*" le char céleste, est le nom du char de combat fabriqué en Israël. En 1901, Ben Yehouda commence à élaborer le premier des 17 volumes de son "Dictionnaire de la langue hébraïque ancienne et moderne".

La première Aliya ou Aliya des Fermiers.

La fin du XIX^{ème} siècle connaît un afflux de Juifs sans précédent en Terre Promise. Ils fuient les pogroms déclenchés par l'assassinat du Tsar Alexandre II. Cette première Aliya appelée "Aliya des fermiers" couvre une période comprise entre 1881 et 1903. Environ 35000 personnes arrivent par vagues successives. Parmi eux des groupes de jeunes pionniers qui fonderont les premiers villages agricoles (moshavim). Ils veulent rompre avec le monde qu'ils ont laissé derrière eux. En abandonnant le yiddish "langue du ghetto" et de l'oppression, ils choisissent l'hébreu "langue de la liberté". Des écoles et des jardins d'enfants "parlant hébreu" s'ouvrent l'un après l'autre.

La guerre des langues

En 1912, des savants allemands créent l'Institut du Technikum, ancêtre du futur Technion à Haïfa. Les fondateurs exigent que l'enseignement soit dispensé dans la langue des Nibelungen. Cette prétention rencontre une vive protestation. Polémiques, manifestations, caillassages, la bataille fait rage mais finalement c'est l'hébreu qui l'emportera. La voix des "fermiers" a eu un poids décisif dans cette victoire.

Un rêve qui devient réalité.

Le rêve de Ben Yehouda, considéré longtemps comme utopique se réalise enfin. Dans la Palestine sous mandat britannique, l'hébreu est décrété langue officielle au côté de l'arabe et l'anglais. Ben Yehouda l'apprendra quelques semaines avant sa mort le 21 décembre 1922. La langue qu'il a ressuscitée a donné naissance à une grande littérature. Samuel J. Agnon est le premier écrivain en langue hébraïque à avoir remporté le Prix Nobel en 1966.

Margaret Cohen

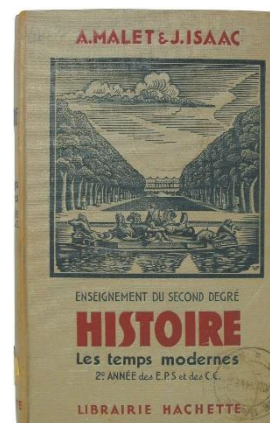
Sources

Gérard Haddad : "*Le rêve traversé*" - Desclée de Brouwer 1988

Mireille Hadas-Lebel : "L'hébreu – trois mille ans d'histoire" – Albin Michel 1998

Jules Isaac et le "Malet-Isaac"

Pour des générations d'élèves du secondaire, le "Malet-Isaac" a été la bible du cours d'histoire. Mais il faut rendre justice à Jules Isaac qui fut le véritable concepteur de ce monument de pédagogie.



En 1902, Jules Isaac débute sa carrière comme professeur d'histoire. Il enseigne à Nice, à Sens, puis au Lycée Louis le Grand à Paris. En 1906, il croise le chemin d'Ernest Lavis, qui a un rôle primordial aux éditions Hachette. Albert Malet y publie un manuel d'histoire et Lavis demandera au jeune enseignant de rédiger des aide-mémoires destinés à la

préparation du baccalauréat.

Les deux hommes se connaissent peu, se croisent à peine, le jeune Isaac n'étant pour son aîné qu'un collaborateur secondaire.

Quand la grande guerre éclate, tous deux partent au front. Malet tombe au combat en 1915, Isaac est blessé, et veut reprendre après-guerre sa collaboration chez Hachette.

L'éditeur hésite. La plupart de ses clients sont des écoles catholiques. Est-il judicieux d'afficher un nom si "biblique", pour ne pas dire Juif, sur les manuels d'histoire ? Le nom de Malet restera donc présent sur les contrats comme sur les couvertures de ces ouvrages, alors que la nouvelle formule qui va triompher pendant quarante ans sera l'œuvre du seul Jules Isaac, lequel s'en accommodera.

Il se lance alors dans sa "grande œuvre pédagogique" pour laquelle il s'entourera d'historiens, de pédagogues. Il appelle aux sources, aux textes documentaires pour familiariser l'élève à la méthode du "double point de vue" afin d'aiguiser leur sens critique.

Ce souci d'équilibre tranche sur l'opinion en vogue, alors que le pays est encore traumatisé par la guerre de 14-18.

Peu à peu, les manuels d'histoire reflètent de plus en plus Isaac et de moins en moins Malet. On y défend un idéal "républicain, laïque de centre gauche". Il veut éviter le patriotisme exacerbé afin de ne pas tomber dans un nationalisme agressif. *"La vérité historique n'a pas de patrie, ne porte pas d'écharpe tricolore"* assène-t-il tout au long de sa vie.

En 1936, il est nommé Inspecteur général de l'instruction publique, puis est révoqué en 1940, en vertu du statut discriminatoire des Juifs adopté par Vichy.

Pendant toutes les années qui suivront, les mesures iront de tergiversations à des décisions hypocrites, et ambiguës...

Il est décidé de modifier le contenu des manuels d'histoire pour revenir aux programmes de 1922, prétexte pour faire appel à d'autres historiens.

Abel Bonnard, Ministre de l'éducation nationale sous Pétain, écrit dans l'hebdomadaire Gringoire, en novembre 1942, qu' *"il n'était pas admissible que l'histoire de France soit enseignée aux jeunes Français par un Isaac"*.

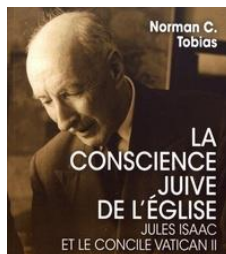
Les éditeurs français prennent l'engagement de ne rien publier qui nuise *"au prestige et aux intérêts allemands"*. En un premier temps, certains manuels sont interdits, mais parmi eux, aucun manuel de Jules Isaac. Bien qu'un commissaire allemand contrôle les activités de l'éditeur, Hachette tient à conserver sa part du marché. Par la suite, d'autres manuels seront interdits (dont 2 de J. Isaac) mais plus pour leur contenu que pour leur signature. Un nouveau cours doit remplacer la collection Jules Isaac. Celui-ci proteste avec force. Les professeurs ont parfois peur, d'autres continuent à utiliser la collection Malet-Isaac. Bref, l'excommunication n'a pas donné les résultats qu'escomptaient les censeurs.

Contraint de se cacher pendant la seconde guerre mondiale, il échappera à la déportation : il était chez le coiffeur quand la milice est venue arrêter sa femme, sa fille et son gendre, pour les livrer à la Gestapo. Il ne les reverra pas.

Après la guerre, il réagira en historien malgré la douleur et les drames qu'il a vécus. En 1947, il organise la Conférence de Seelisberg pour étudier les causes de l'antisémitisme chrétien. 70 personnalités venues de 17 pays y participent : 28 Juifs dont le rabbin Jacob Kaplan, 23 protestants dont le pasteur presbytérien américain Everett R. Clinchy, 9 catholiques dont le père Marie-Benoit Peteul. Les conclusions de cette conférence recevront l'approbation des autorités religieuses chrétiennes.

A l'issue de cette conférence, il fonde, avec Edmond Fleg, *l'Amitié Judéo-Chrétienne de France*.

En 1948, il publie son célèbre essai *"Jésus et Israël"* dans lequel il analyse *"l'enseignement du mépris"* dispensé par les églises chrétiennes à l'encontre des Juifs, et encourage un *"redressement nécessaire de l'enseignement."* Dans ses conclusions, il insiste surtout sur le fait que, depuis 18 siècles, on enseigne que le peuple juif est pleinement responsable de la crucifixion, en recommandant de supprimer la notion de *"peuple déicide"*. Il rappelle que lors du procès romain de Jésus, le procureur Ponce Pilate était entièrement



maître de la vie de Jésus, que la prétention messianique pour laquelle il a été condamné était un crime pour les Romains mais non pour les Juifs, et que la croix était un supplice spécifiquement romain.

Il a ensuite des entretiens avec Pie XII et surtout avec Jean XXIII auxquels il remet un dossier plaidant pour des modifications positives dans l'enseignement chrétien concernant les Juifs.

Il se retire à Aix en Provence où il décède en 1963.

Pour l'anecdote, notons que Hachette publia en 2007 une édition de poche en deux volumes regroupant la totalité des Malet-Isaac. Ce classique de la vie culturelle française demeure donc un irremplaçable ouvrage de référence.

Janine Père

Quand Georges Perec se souvient.

Georges Perec a écrit un texte *"Je me souviens de Malet & Isaac"* en mars 1979, paru dans le premier numéro de la revue *"Enseigner l'histoire"*.

"Je croyais garder le souvenir intact de mes vieux manuels d'histoire ; je me suis aperçu qu'il n'en était rien et quand j'ai tenté de retrouver quelques titres de chapitres (la France de Louis XIV, les Grandes Découvertes, etc) quelques formules (la défenestration de Prague, la Pragmatique Sanction, la Sainte Alliance, le Blocus continental, l'Affaire des poisons, le Camp du Drap d'or...) quelques images (le paysan portant sur son dos un noble et un curé, la carte de la campagne de France en 1814, la coiffure de femme représentant une caravelle) il ne m'en est venu pratiquement aucune.

Il a fallu que je recherche et que je retrouve, par hasard, quelques-uns de ces vieux livres de classe pour qu'en les feuilletant aussitôt ressurgissent, à travers ces mises en pages élaborées où alinéas, caractères gras et italiques, esquissent le cadre immuable d'une pédagogie sûre de ses principes, quelques siècles de notre histoire, telle que l'ont rabâchée des générations de lycéens".

Bureau de "Liberté du Judaïsme"

Danièle Weill-Wolf	Présidente
Marlyse Kalfon-Medioni	Secrétaire
Odile Volf	Trésorière
Contacts L.J. :	13 rue du Cambodge 75020 Paris associationlj.contact@gmail.com
Site Internet :	www.liberte-du-judaisme.org

La guerre aux enfants

Même quand les crimes des nazis se seront estompés dans les mémoires, la guerre que les nazis ont menée contre les enfants juifs restera à tout jamais gravée dans l'histoire du genre humain.

1,5 millions d'enfants disparus à tout jamais, 11500 déportés de France. Parmi eux les 44 enfants de la Maison d'Izieu. C'est à cette Maison d'Izieu (photo ci-dessous) qu'est consacrée la petite exposition qui se tient jusqu'au 23 juillet au MAHJ.⁽¹⁾



Izieu est une petite commune retirée du Bugey, petite enclave de terre enserrée par le Rhône.

La maison retenue pour servir d'asile aux enfants se trouve sur un promontoire à l'écart du village. C'est elle que l'on voit, sur la gauche, quand on arrive par la route qui monte au village. C'est dans cette maison que Sabine et Miron Zlatin recueillirent une centaine d'enfants juifs entre le début de 1943 et le 6 avril 1944, date à laquelle les assassins firent irruption dans les lieux et emmenèrent avec eux, vers la mort, les 44 enfants et les sept adultes qui s'y trouvait. Sabine n'était pas présente ce jour-là et c'est elle qui a fait don à la BNF des documents qui sont exposés au MAHJ.

Les assassins étaient commandités par Klaus Barbie, SS qui se réfugia après la défaite nazie au Pérou et en Bolivie où il fut finalement repéré par les Klarsfeld et extradé. Son procès s'est tenu en 1987. Il fut jugé pour "Crimes contre l'Humanité". Condamné à la prison à perpétuité, il y mourut quatre années plus tard.

La guerre aux enfants, est également le sujet du livre de Cloé Korman, dont nous parle Jacques Bodereau, L'auteur recherche les traces de ses tantes qui ont connu toutes les étapes de l'horreur ; l'arrestation de leurs parents, la prison à Montargis, les camps de Beaune-la Rolande et de Drancy avant d'être gazées à Auschwitz. Il se trouve que ces trois petites filles ont vécu une partie de ce calvaire avec trois autres petites filles – des presque sœurs – qui, elles, ont survécu grâce en particulier à la pugnacité de l'aînée qui avait 13 ans lors de son arrestation.

L'une de ces petites filles dont l'auteur a modifié le nom était notre amie Flora Novodorski qui collabora très longtemps à la "Lettre de LJ". L'aînée Raymonde a publié en 2017, les lettres qu'elle avait envoyées à son père qui se trouvait à l'époque dans un camp d'internement en zone sud.

I.J

Les presque sœurs

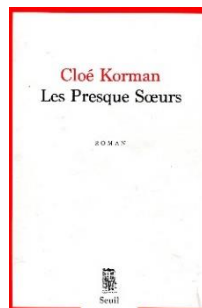
Les sœurs Korman ont entrepris des recherches pour retrouver les traces de leurs grands tantes paternelles assassinées par les nazis. A partir de documents administratifs, de lettres, de photographies, Esther a reconstitué leur parcours tragique. Cloé s'est rendue sur les lieux qui les ont vues passer. Elle a ressenti, écrit leur histoire à son tour. Une histoire à hauteur d'enfants.

Mireille, Jacqueline et Henriette. 10, 8 et 3 ans en 1941. Filles de Lysora et Chava, originaires de Pologne. Arrivés à Montargis à l'été 1940. Ils ont sympathisé avec les Kaminsky, Juifs déjà installés, naturalisés français. Commerçants prospères et non horlogers ambulants comme eux. Leurs filles, **Andrée, Jeanne et Rose**, ont 13, 9 et 6 ans. La rafle du 17 juillet 1942 - qui vise les Juifs d'origine étrangère - les fait tous arrêter sauf Max Kaminsky qui s'était enfui, laissant sa femme Hélia et ses filles qu'il croyait en sécurité.

Les enfants de Juifs rafles étaient placés en nourrice ou dans des foyers. C'est chez Anne-Laure Mourgue que les petites Korman sont arrêtées le 9 octobre. Leur hôte refuse de laisser les Allemands emmener le bébé, Madeleine Kaminsky. A la prison de Montargis les sœurs Kaminsky et Korman entament une longue période de détention commune, compagnonnage forcé qui les fera se considérer comme des "**presque sœurs**"¹⁾

"Certaines histoires sont comme des forêts, le tout est d'en sortir." Première phrase du roman qui rappelle l'imaginaire du conte : la forêt est le lieu où les orphelins sont abandonnés.

Ainsi dans un conte de Grimm, Hans et Gretel sont séduits par une maison en pain d'épice qui cache une vieille sorcière qui les capture pour les dévorer. Seule la ruse leur permet d'échapper à la mort. "*Dans cette forêt-ci, les enfants sont tués*" commente la narratrice.



Contes, romans : formes littéraires de mise à distance. Les personnages du roman sont des ogres ou des bonnes fées.

Au camp de **Beaune-la-Rolande** où les enfants ont été transférés, sont présents une soixantaine d'adultes internés. Parmi elles la romancière Jeanne Montefiore, spécialiste de livres pour la jeunesse. Elle raconte aux filles l'histoire de Robin et de ses bêtes. Fils de gardien de zoo, il vit comme elles dans "*un endroit entouré de clôtures*." Elle est spécialisée dans les récits d'évasion "*toujours pleins d'espoir*". L'infirmière de la Croix-Rouge, Madeleine Rolland leur livre une fois par semaine des crèmes au chocolat Mont-Blanc dans des boîtes de conserve. Le dramaturge Max Viterbo leur fait lire des poèmes.

Au bout de deux mois, les filles sont envoyées à Paris au foyer **Lamarck** - géré par l'Union Générale des Israélites de France,²⁾ créée dans le cadre des lois anti-juives pour mettre la population juive sous contrôle.

Les noms des enfants sont consignés, déclarés à l'administration nazie. Ils peuvent à tout moment servir à compléter les convois de déportés.

Deux figures antithétiques au centre Lamarck. Le directeur, le colonel Edmond Kahn, est nommé par Vichy et envoie des enfants à Drancy. Il ne sera pas jugé après la guerre. Le pédiatre, le docteur Weill-Hallé, à qui on a retiré son poste à l'hôpital Necker, vaccine les enfants mais constitue aussi des dossiers sur eux pour leur venir en aide. Il fait évader certains par ses réseaux, disposant de listes de passeurs, de nourrices, d'appartements.

Au foyer **Guy Patin** où les filles sont transférées en février 1943, une présence féminine bénéfique, celle de Thérèse Cahen, surveillante de nuit. Pianiste radiée des salles de concerts, elle leur joue de la musique romantique qui évoque des forêts et des fleuves. Madame Schmidt, la dentiste, grâce aux rendez-vous qu'on prend chez elle, offre aussi un alibi pour des sorties libres.

La vie commune des "presque sœurs" dure 7 mois. Ensuite les sœurs Kaminsky et Korman ne se reverront plus. En avril Jacqueline et Mireille partent pour le foyer de Saint-Mandé, Henriette est déjà placée dans une pouponnière à Neuilly. Ses sœurs vivent la séparation comme une amputation. Jeanne et Rose partent à Louveciennes pour l'été. Andrée est envoyée dans un foyer de jeunes filles rue Vauquelin. Dans le Journal qu'elle tient à cette époque, elle parle surtout d'évasion. Déjà au centre Lamarck la fuite de 62 enfants avait été organisée par des protestants⁽³⁾.

A l'automne, ses deux sœurs de retour au centre Lamarck, Andrée organise avec le soutien logistique de son oncle Feld un plan d'évasion. Après plusieurs tentatives il réussit le 24 août. Les filles se retrouvent à l'appartement de Barbès et le soir même une passeuse les emmène prendre le train pour Limoges. Elles retrouveront leur père et s'installeront avec lui au village de Séreilhac.

Le 5 septembre 1944, retour à Montargis. A l'arrivée, avec leur père elles vont chercher leur jeune sœur chez Madame Mourgue.

A Saint-Mandé les sœurs Korman se retrouvent réunies. Thérèse Cahen est là pour les soutenir. Elle sera arrêtée avec elles le 21 juillet 1944 par des "piqueurs" juifs aux ordres d'Alois Brunner commandant du camp de Drancy qui se réfugiera en Syrie pour échapper à son procès..

La narratrice découvre le foyer de Saint-Mandé devenu hôtel particulier. Elle se promène le long du lac dont les eaux sombres lui évoquent le Léthé de la mythologie. *"Elles ont pu être heureuses ici, boire de cette eau qui apaise."*

Réfugiés en Suisse les grands parents Korman, Elie et Sarah, ne sont rentrés qu'après la guerre. Le père de la narratrice est né en 1946. Il a été un des avocats des parties civiles dans le procès contre l'ancien officier S.S. Klaus Barbie en 1987.

Jacques Bodereau



Tout le monde, ou presque, a sans doute déjà vu le dernier film de Steven Spielberg, ce qui n'est pas une raison pour ne pas en parler. Les Fabelsmans, du nom de sa famille est un grand film. C'est-à-dire un film que l'on est heureux d'avoir vu et où chacun trouve sa part de bonheur.

Pour ce qui me concerne, je m'arrêterais sur deux points qui m'ont particulièrement frappé.

Le premier, ce sont les relations entre le cinéaste, sa mère personnage romantique, et le cinéma. Quand sa

mère lui crie "*parle-moi !*", ce que le jeune homme n'arrive pas à faire, l'image arrive à transmettre ce que le langage se refuse à dire ...un grand moment !

L'autre est la visite au légendaire mais vieillissant John Ford le réalisateur, entre autres, de "*La Chevauchée Fantastique*" et de "*l'Homme tranquille*"... A l'aide deux tableaux de peintres, John Ford donne au futur grand cinéaste une leçon sur la façon de positionner un plan visuel par rapport à l'horizon. La leçon est immédiatement acquise par l'élève. Faites bien attention à la dernière image, celle où Spielberg part à l'assaut d'Hollywood en gambadant entre les hangars de la capitale du cinéma. On y voit un déplacement brutal et inattendu de l'image ... hop c'est fait, Spielberg a appliqué la leçon et vous si vous avez été inattentif vous n'avez rien vu.

Steven Spielberg est un Juif américain et dans ce film, il le fait savoir, en particulier quand il est aux prises avec l'antisémitisme qui régnait à l'époque (à l'époque seulement ?) dans certaines universités américaines. C'est un Juif américain profondément marqué par la Shoah qui lui a inspiré la "*Liste de Schindler*" mais aussi la création de la Fondation Spielberg qui a auditionné des milliers de survivants de la Shoah.

C'est ainsi que quelque part en Californie à côté d'autres 50 000 enregistrements visuels et sonores on peut trouver celui de votre serviteur qui n'a été qu'un enfant caché.

I.J

- 1) Cloé Korman "Les presque sœurs" Le Seuil 2022
- 2) L'UGIF a été créée par les nazis qui souhaitait n'avoir qu'un seul interlocuteur pour représenter les Juifs de France. Elle était organisée en section, chacune de ces sections couvrant un secteur de la population. C'est ainsi que la 6ème a servi de couverture aux EIF (Eclaireurs Israélites de France) dans leur activité de sauvetage des enfants. Mais l'UGIF a également couvert le pire en livrant aux nazis des enfants qu'elle avait sous sa garde (Voir Michel Laffite "Un engrenage fatal" Ed. Liana Levi 2003.)
- 3) Voir la "Lettre de LJ" n°160 (déc.2019) : "Le rapt de la rue Lamarck" par Techka Forszeter, une des personnes qui participa à l'extraction d'une soixante d'enfants de la maison de l'UGIF le 16 février 1943. Cette extraction se fit en collaboration avec la paroisse protestante de la rue Grenata dans le 3^{ème} arrondissement de Paris

Echos des conférences de L.J.

Mercredi 8 février 2023

Isabelle Nemirovski**"Odessa la juive, un îlot de liberté"**

Après avoir exposé son parcours personnel qui va d'un grand père – qu'elle n'a pas connu – qui vivait à Odessa, le choix du russe comme langue universitaire, un passage à la BCEN (*Banque pour le Commerce avec l'Europe du Nord*) comme traductrice, et un détour à l'Inalco où elle s'initia au yiddish Isabelle découvre Odessa, la ville des rêves, et ville rêvée.⁽¹⁾



Odessa est une ville relativement récente voulue par la Grande Catherine de Russie pour donner une capitale à "La Nouvelle Russie"

que l'empire tsariste avait ravi par les armes à l'empire ottoman

Bâtir une ville nouvelle, implique d'abord de la main d'œuvre et ensuite de la peupler. Des conditions attractives très libérales furent édictées pour attirer du monde. Il en vint d'un peu partout, même de France puisque celui qui est considéré comme le bâtisseur de la cité est un ci-devant français de noble extraction – le duc (*diouc*, disent les Russes) de Richelieu descendant de notre cardinal, et dont la statue trône en haut du grand escalier rendu célèbre par le Film de S. Eisenstein "le Cuirassé Potemkine".

Les privilèges consentis par la Tsarine aux Grecs, aux Italiens et aux Juifs firent d'Odessa une ville multiculturelle et cosmopolite. Les Juifs y vinrent de toute la "Zone de résidence" également créée par la Grande Catherine et plus particulièrement de Galicie dont la Russie avait récupéré une partie à la suite de dépeçage de la Pologne. Il y prospérèrent et en 1920 on comptait 190 000 juifs soit 45 % de la population totale.

En 1941 lors de l'invasion de l'URSS par les nazis, ceux-ci confièrent la région d'Odessa à leurs alliés Roumains dont l'antisémitisme meurtrier se donna libre cours. Heureusement une partie des Juifs avait été évacuée en Asie centrale. C'est elle qui fut le noyau de la renaissance de la vie juive dans la ville.

Le mouvement Habbad y contribua aussi fortement. Actuellement on compterait 40 000 juifs à Odessa sur une population totale d'un million d'habitants.

La guerre avec la Russie a entraîné, entre autres, la protection de la statue du duc de Richelieu avec des sacs de sables, le démontage de celle de Catherine II, l'arrêt des efforts pour réhabiliter le petit Musée Juif qui stagne au fond d'une cour, bien que quelque fonds aient été trouvés pour le faire.

Isabelle Némirowski a créé une association "**Les amis d'Odessa**" qui s'est donné comme objectif de récupérer et de sauver les souvenirs et les objets de la vie juive à Odessa. Si nos lecteurs connaissent des descendants d'Odessistes qu'ils leur fassent savoir.

Michel Granek**"Une grande voyage" - Une saga familiale-**

Après la mort presque simultanée de ses deux parents, Michel Granek trouve dans leurs papiers une carte postale envoyée du camp de Drancy par son grand-père paternel la veille de son départ pour les camps de la mort.¹⁾



Alors commence les interrogations qui sont celles de toute la génération qui est née après cette guerre. Pourquoi ne sais-je rien de ce grand-père ? Pourquoi ce silence autour de la guerre et de la Shoah ? Pourquoi mes parents ne m'ont-ils jamais vraiment parlé ? Pourquoi

n'ai-je pas vraiment questionné ?

C'est pour essayer de répondre à ces questions que Michel Granek se glisse dans la peau de ce grand-père, qu'il n'a pas connu, puis dans celle de son père.

Alors commence la recherche sur les rares faits connus et sur le comblement des vides par un imaginaire appuyé sur des connaissances apprises par ailleurs. Et là arrive inévitablement un autre questionnement : Est-on en droit de substituer à des faits peu ou mal connus, des faits imaginés. En s'appuyant sur les écrits de ceux qui sont revenus comme Imre Kertész et Jorge Semprun, Michel Granek répond positivement tout en expliquant qu'il faut généralement une durée de latence pour le faire. C'est le cas de J. Semprun qui ne publia "L'écriture ou la vie" qu'en 1994, soit cinquante ans après sa sortie de Buchenwald.

Quant à la question du silence, M. Granek remarque que rien n'empêchait de parler ou de questionner, mais cela n'a pas été fait. Or ces silences font partie intégrante de la transmission car l'enfant sait que le silence cache quelque chose et le sachant il n'ose pas parler de ce qui semble caché. Ce phénomène a été théorisé par certains psychiatres sous le nom de "*Identité cryptique*".

Ces silences sont d'autant plus questionnant quand ils sont ceux de personnes qui n'ont pas, eux-mêmes été déportés. C'est le cas des parents de Michel Granek qui, de plus, ont été actifs dans la résistance contre l'occupant dans le cadre des Eclaireurs Israélites de France lesquels se sont illustrés, en particulier, dans le sauvetage des enfants. Michel Granek qui s'est installé en Israël en 1975 après avoir fait ses études à Paris est psychiatre et psychanalyste. Il était de passage à Paris et nous a honoré de sa présence à la grande satisfaction d'une vingtaine de présents en salle et autant en vidéoconférence.

I.J.

1-Isabelle Nemirovski *Histoire, mémoires et représentations des Juifs d'Odessa* - Honoré Champion 2022

2-Michel Granek " Une grande voyage" David Reinharc 2022.

Tout résumé est forcément réducteur, mais.....les conférences et les interventions qui ont suivi peuvent être intégralement écoutées ou réécoutées sur notre Site : www.liberte-du-judaisme.org

Activités de L.J.

Conférences

Notre programme pour l'année 5783 :

Mercredi 12 octobre 2022

Vincent Duclert

"La démocratie républicaine et la haine des Juifs"

Mercredi 9 novembre 2022

Sylvie Lidji

"Survivre en URSS durant les années de guerre"

Mercredi 14 décembre 2022

Guila Cooper

"Négationnisme et éthique professionnelle"

Mercredi 11 janvier 2023

Gabriel Goldstein : Diplômé d'histoire juive

"Simon Doubnov, un historien juif"

Mercredi 8 février 2023

Isabelle Némirovski : Docteur de l'Inalco

"Odessa la juive, un îlot de liberté"

Mercredi 22 mars 2023

Michel Granek : Psychanalyste

"Une grande voyage" Une saga familiale.

Mercredi 10 mai 2023

Simon Wuhl : Sociologue

"Les penseurs juifs et la laïcité à la française"

Mercredi 7 juin 2023

Georges Bensoussan : Historien

"Les origines du conflit israélo-arabe

de 1870 à 1950"

Les conférences se tiennent dans les locaux du Farband au 5 rue des Messageries Paris 10^{ème}. Elles commencent à 19 heures très précises et pourront être suivies, dans la mesure du possible, à distance via Zoom.

Il y a lieu de s'inscrire à l'avance ce qui nous permet, en cas de changement, de vous en informer par mail.

Et ailleurs

Expositions

Au MAHJ : **"Tu te souviendras de moi"**

Paroles et dessins des enfants de la Maison d'Izieu. (1943-1944) (voir page 9) jusqu'au 23 juillet 2023

Tranquillement chez vous :

1) En complément à l'article de Jacques Bodereau : Voir sur notre Site "www.liberte-du-judaisme.org" un article de Serge Klarsfeld paru dans le bulletin des FFDJF en décembre 2017, ainsi que le CR d'une réunion de l'APSCJE (juin 2019) autour du livre de Raymonde Novodorsqui-Frazier et Monique Novodorsqui-Deniau "Mes enfants il faut que je parte" (l'Harmattan 2019)

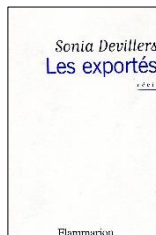
2) En replay sur : www.france.tv "La grande librairie" du 5 avril 2023 avec : JC.Grumberg, Anne Berest, Marie De Lattre, Ginette Kolinka et Michel Hazanavicius. Une émission remarquable. "Faire revivre les disparus"

Cercles de lecture

Dimanche 12 mars

Sonia Devillers

Les exportés



L'auteur se replonge dans l'histoire de ses grands-parents maternels quand elle apprend avec horreur que ceux-ci ont été échangé contre des porcs. Evidemment pour des Juifs c'est assez symbolique mais tout compte fait cochons ou dollars, est-ce que cela change vraiment quelque chose ?

L'important est qu'après avoir échappé aux fascistes roumains puis aux nazis allemands, ses grands-parents qui cherchaient à s'intégrer dans le régime communiste mis en place en Roumanie après la guerre, en ont été rejetés et qu'il leur a fallu quitter leur pays.

Quitter la Roumanie de Ceausescu plus facile à dire qu'à faire et c'est là qu'intervient un personnage trouble et bien introduit auprès de certains pontes du régime. Ce Monsieur travaille dans l'agro-alimentaire et dans l'import-export ; situation idéale pour faire sortir des Juifs en contrepartie de porcins et autres bovins dont la Roumanie communiste a bien besoin. L'auteur a du mal à classer et juger ce "passeur" mais tous les indices et actions qu'elles rapporte lui seraient plutôt favorables.

"Les exportés" de Sonia Devillers – journaliste bien connue, nous a été présenté par Adeline avec sa sensibilité habituelle. Sensibilité aiguisée par sa connaissance de la Roumanie, pays d'origine de son père où elle a encore des attaches

La Lettre de L.J. (mai – juin 2023)

Sommaire n° 181	Page
Editorial	1
Les prisonniers de guerre juifs de l'Armée Française.	
(Delphine Richard)	1-3
Après le 1 ^{er} novembre 2022 (Yair Biran)	4-5
Dure Terre promise (Albert Szyfman)	5-6
Eliezer Ben Yehouda (Margaret Cohen)	6-7
Jules Isaac (Janine Gerson-Père)	7-8
La guerre aux enfants (I. Jacobowicz)	9
Les presque sœurs (Jacques Bodereau)	9-10
Spielberg et les siens (I. Jacobowicz)	10
Nos conférences	
Isabelle Novodorski	11
Odessa la Juive, un îlot de liberté.	
Michel Granek .	11
"Une grande voyage"	
Activités de LJ	12

Rédaction et administration

13 rue du Cambodge 75020 Paris

Directeur de la publication : Isidore Jacobowicz

Comité de Rédaction : Danièle Weill-Wolf, Simone Bismuth, Albert Szyfman, Danièle Menès, Jacques Bodereau

CopyPro 26 avenue Gambetta 75020 Paris

Dépôt légal à la parution ISSN 1145-0584

Les articles signés n'engagent que la responsabilité de leur auteur